

Extrait de « *De près et de loin* » (Odile Jacob)

Don Quichotte anthropologue

En 1988, dans un livre d'entretiens accordés à Didier Eribon, Lévi-Strauss le taciturne raconte avec passion et humour sa traversée du siècle

Les amitiés surréalistes

Claude Lévi-Strauss. – Il y eut un drame avec André Breton, dont je porte la responsabilité innocente. Breton avait reçu commande d'un ouvrage qu'il devait intituler « l'Art magique ». L'inspiration lui manquait. Comme on fait souvent en pareille conjoncture, il lança un questionnaire que je reçus en même temps que d'autres personnes. J'admirais Breton, je rendais hommage à son œil infailible quand nous courions les brocanteurs : il ne ratait jamais un objet, il n'hésitait pas pour le juger. Mais pour moi le terme « magique » avait une définition précise, il relevait du vocabulaire ethnologique. Je n'aimais pas qu'il fût mis à toutes les sauces. Plutôt que m'opposer à Breton sur les principes, je préfèrai ne pas répondre. Breton me relança. J'étais en vacances dans les Cévennes avec mon fils (de mon deuxième mariage), alors âgé de 7 ans. Le questionnaire s'accompagnait de quelques reproductions d'œuvres d'art qu'il fallait classer en « *plus ou moins magiques* ». Même si je récusais l'entreprise, il me parut curieux d'avoir la réaction d'un enfant, et je crus qu'elle intéresserait Breton comme elle m'intéressait moi-même. D'autant que mon fils fit le classement sans hésitation. Je l'envoyai à Breton, qui me répondit par une lettre ulcérée. Le livre parut, les réponses de mon fils y figurent. Mais l'exemplaire que je reçus était sèchement dédicacé à lui...

Didier Eribon. – *Et vous ne vous êtes plus revus ?*

C. Lévi-Strauss. – Nous nous sommes à peu près réconciliés, mais ce n'était plus pareil.

D. Eribon. – *Et avec Max Ernst ?*

C. Lévi-Strauss. – Notre amitié a continué après New York, il n'y eut jamais de problème. Quand le Collège de France m'invita à donner les conférences de la Fondation Loubat – je n'y étais pas encore, c'est

même l'époque où je fus battu –, Max Ernst vint m'écouter. Il m'arriva de décrire une divinité Hopi en exprimant le regret de ne pouvoir projeter une diapositive pour illustrer mon propos. La semaine suivante, Max Ernst apporta un dessin assez grand pour qu'on l'affiche au tableau. Je l'ai encore. L'attitude de Max Ernst envers l'ethnologie était à l'opposé de celle de Breton. Celui-ci se méfiait de l'ethnologie, il n'aimait pas que des considérations savantes s'interposent entre l'objet et lui. Max Ernst collectionnait les objets, mais il voulait aussi tout savoir sur eux.

D. Eribon. – *La fréquentation des surréalistes vous a-t-elle marqué ? Je veux dire : dans votre travail ?*

C. Lévi-Strauss. – Il est vrai que les surréalistes et moi nous rattachons à une même tradition intellectuelle qui remonte à la seconde moitié du XIX^e siècle. Breton avait une passion pour Gustave Moreau, pour toute cette période du symbolisme et du néosymbolisme. Les surréalistes ont été attentifs à l'irrationnel, ils ont cherché à l'exploiter du point de vue esthétique. C'est un peu du même matériau dont je me sers, mais pour tenter de le soumettre à l'analyse, de le comprendre tout en restant sensible à sa beauté. J'ajouterai que régnait dans ce groupe un climat d'exaltation intellectuelle qui m'a beaucoup profité. Au contact des surréalistes, mes goûts esthétiques se sont enrichis et affinés. Beaucoup d'objets, que j'aurais eu tendance à rejeter comme indignes, me sont apparus sous un autre jour grâce à Breton et à ses amis.

D. Eribon. – *Vous avez dit que vos « Mythologiques » sont construits comme des collages de Max Ernst.*

C. Lévi-Strauss. – C'est des surréalistes que j'ai appris à ne pas craindre les rapprochements abrupts et imprévus comme ceux auxquels Max Ernst s'est plu dans ses collages. L'influence est perceptible dans « la Pensée

« Au contact des surréalistes, mes goûts esthétiques se sont enrichis et affinés. Beaucoup d'objets me sont apparus sous un autre jour grâce à Breton et à ses amis. »

sauvage ». Max Ernst a construit des mythes personnels au moyen d'images empruntées à une autre culture : celle des vieux livres du XIXe siècle, et il a fait dire à ces images plus qu'elles ne signifiaient quand on les regardait d'un œil ingénu. Dans les « Mythologiques », j'ai aussi découpé une matière mythique et recomposé ces fragments pour en faire jaillir plus de sens.

Regrets littéraires

D. Eribon. – De 1964 à 1971, vous avez fait paraître les quatre volumes des « Mythologiques »...

C. Lévi-Strauss. – C'est une période où je me suis levé entre 5 et 6 heures tous les matins, où je n'ai pas su ce qu'était un week-end. J'ai vraiment travaillé...

D. Eribon. – Le résultat est gigantesque...

C. Lévi-Strauss. – Je me souviens surtout du mal que ces livres m'ont donné. Il est plus gigantesque encore que le produit !

D. Eribon. – Lorsque vous terminez un livre, vous devez éprouver une certaine joie, un réel contentement.

C. Lévi-Strauss. – Un contentement d'en avoir fini. Mais je ne peux pas dire que j'écrive dans la joie. Ce serait plutôt dans l'angoisse et même le dégoût. Avant de commencer, je passe des jours devant ma feuille blanche sans trouver la phrase du début.

D. Eribon. – Et quand le livre paraît ?

C. Lévi-Strauss. – C'est mort, c'est terminé, devenu un corps étranger. Le livre passe à travers moi, je suis le lieu où pendant quelques mois ou années des choses s'élaborent se mettent en place, et puis elles se séparent comme si c'était une excrétion.

D. Eribon. – Quel est celui de vos livres que vous préférez ?

C. Lévi-Strauss. – Même cela, je ne puis vous le dire. Parce que si je les reprends, il me semble qu'un autre que moi les a écrits. Ce ne sont pas mes enfants.

D. Eribon. – Y a-t-il un livre que vous regrettez de ne pas avoir écrit ?

C. Lévi-Strauss. – Je regrette beaucoup de ne pas avoir écrit une œuvre littéraire.

D. Eribon. – Un roman ou une pièce de théâtre ?

C. Lévi-Strauss. – J'aurais aimé être auteur dramatique. Aucun genre littéraire ne me semble exiger une telle rigueur. Chaque réplique, chaque mot doit concourir à

l'action. Il ne doit pas y avoir de temps mort.

D. Eribon. – Avez-vous essayé ?

C. Lévi-Strauss. – Si vous exceptez une vague tentative dont je fais état dans « Tristes Tropiques », non. Encore était-ce un drame philosophique. Une bonne pièce de boulevard me semble le summum du genre !

De Labiche à Cervantès

D. Eribon. – On trouve dans « la Potière jalouse », paru en 1985, des petites fantaisies... Je pense au passage où vous rapprochez Labiche et Sophocle.



André Breton chez lui en 1961

C. Lévi-Strauss. – J'avais l'idée depuis longtemps. Peut-être est-ce même là l'origine lointaine du livre. D'ailleurs, Labiche (qu'on joue si mal à présent) a toujours fait mes délices. Enfant, c'était mon refuge lors des dîners hebdomadaires chez ma grand-mère paternelle. Je m'isolais dans un coin du salon avec un volume des « Œuvres complètes » et riais tout seul. Au fur et mesure que le grand âge vient, des lambeaux du passé remontent à la surface, ou, pour parler, autrement, des boucles se referment. Les « Mythologiques » m'ont ramené à Wagner, dans le culte duquel j'ai été élevé et dont, adolescent, je croyais m'être détaché. « La Potière jalouse » me renvoie à mes lectures d'enfant. Si le temps m'est donné, sans doute retrouverai-je « Don Quichotte », qui fut la passion de mes 10 ans (pour amuser les invités, on proposait à l'un d'eux d'ouvrir le livre au hasard et de lire une phrase ; j'enchaînais sans hésitation, car je sa-

vais par cœur mon édition abrégée – je révois encore la couverture de papier rose, légèrement glacé). Ou bien, diront certains, tout au long de mon œuvre, une manière de donquichottisme n'a-t-il cessé de m'animer ?

D. Eribon. – Qu'entendez-vous par-là ?

C. Lévi-Strauss. – Par la définition des dictionnaires : manie de redresser les torts, de se faire le champion des opprimés, etc. Le donquichottisme, me semble-t-il, c'est, pour l'essentiel, un désir obsédant de retrouver le passé derrière le présent. Si d'aventure un original se souciait un jour de comprendre quel fut mon personnage, je lui offre cette clé.

Fidélités marxiennes

D. Eribon. – Vous êtes resté plus fidèle à Marx qu'à Freud. A la fin de « la Pensée sauvage », en 1962, vous proclamez encore votre attachement à Marx.

C. Lévi-Strauss. – Pas sous l'angle politique ; mais sous l'angle philosophique indubitablement. Marx fut le premier à utiliser systématiquement dans les sciences sociales la méthode des modèles. Tout « le Capital », par exemple, est un modèle construit au laboratoire, que son auteur fait fonctionner pour ensuite confronter les résultats avec les faits observés. Je trouvais aussi chez Marx cette idée fondamentale qu'on ne peut comprendre ce qui se passe dans la tête des hommes sans le rapporter aux conditions de leur existence pratique : ce que j'ai essayé de faire tout au long des « Mythologiques ».

D. Eribon. – Dans un article de 1956, Jean Pouillon annonce un livre de vous : « Ethnologie et marxisme ». Ce livre n'a jamais vu le jour, mais on peut en déduire que vous avez toujours été marxiste ?

C. Lévi-Strauss. – J'ai souvent rêvé à des livres que je n'ai jamais écrits. Quant à mon « marxisme », ce serait trop dire : je ne conserve des enseignements de Marx que quelques leçons. Surtout celle-ci : que la conscience se ment à elle-même. Et puis, comme je vous l'ai déjà dit, c'est à travers Marx que j'ai d'abord entrevu Hegel et, par derrière, Kant. Vous m'interrogez sur les influences que j'ai subies : au fond, je suis un kantien vulgaire ; et en même temps, peut-être, structuraliste de naissance : ma mère m'a raconté que, incapable encore de me promener à pied et bien loin de savoir lire, je me suis écrié un jour du fond de ma poussette que les trois lettres des enseignes du boucher et du boulanger devaient signifier « bou », puisqu'elles étaient pareilles dans les deux cas... A cet âge, je cherchais déjà des invariants !

© Odile Jacob